3 1761 07135422 9

(Extrait de la REVUE HEBDOMADAIRE, 1908, IX, 4.)

IX, 1908

[MPR: Cm. p.; # 1908]

Tancrède de Visan.
Ce qu'il y a d'actuel chez Montaigne.

H&SS
A
5282

606753
27.4.55

CE QU'IL Y A D'ACTUEL

CHEZ MONTAIGNE

Il semble qu'on ne parviendra jamais à épuiser la substance si riche des *Essais* et que le nom de Montaigne demeurera parmi ceux que les générations prononceront toujours avec une infatigable admiration.

Chaque siècle, en effet, a su tirer des *Essais* un enseignement approprié à ses exigences, si bien que Montaigne apparaît comme un des plus opportuns philosophes dont s'enorgueillit le genre humain. Cette éternelle jeunesse, qui *actualise* les observations de notre penseur, est un fait bien caractéristique. Certains auteurs anciens sont plus ou moins démodés. A mesure que la civilisation progresse, leur physionomie morale recule dans l'ombre et s'embrume d'archaïsme. A nous, gens du vingtième siècle, il est besoin d'un vigoureux effort d'abstraction pour entrevoir leur personnalité comme fondue dans les mœurs et coutumes d'une époque.

Il n'y a aucun risque qu'une semblable aventure arrive à Montaigne. Celui-ci est bien de chez nous. Le temps ne l'a point marqué de rides. Nous nous reconnaissons en lui; nous nous étudions dans ses *Essais*, comme en un miroir fidèle. En vérité, Montaigne n'est pas mort; nous le rencontrons à chaque minute dans notre vie. Son grave sourire ne peut nous quitter.

M. Strowski, un de ses plus fidèles amis, vient,

après tant d'autres et au moyen d'un art consommé, de photographier cette aimable figure (1). Son livre, conçu de façon originale, n'est nullement un froid résumé de la philosophie de Montaigne. Il se compose, au contraire, d'une série de croquis pris au fur et à mesure de l'évolution physique et psychologique de l'auteur des *Essais*. L'âge, en effet, apporte certains compléments aux théories d'un homme sur la vie. Notre conception des choses et des êtres se transforme chaque jour au contact des événements. Si Montaigne a varié, il faut précisément voir en ces variations la marque d'un esprit supérieur qui hait le système et qui puise le meilleur de sa science dans l'expérience journalière. Là réside la nouveauté de l'œuvre de M. Strowski : suivre pas à pas son modèle et le surprendre dans ses diverses attitudes. De fait, à mesure qu'il vieillit, nous voyons Montaigne s'humaniser davantage. A l'époque de sa turbulente jeunesse, l'auteur des *Essais* eut moins d'indulgence pour ses semblables et pour lui-même. Au temps de sa verdeur, le stoïcisme l'a beaucoup sollicité. Aujourd'hui, — je suppose que nous sommes en 1587, — Montaigne se fait plus compatissant. Les contradictions qu'il découvre en la nature humaine ne l'indignent plus. Bien mieux, il semble s'y complaire, et voici que sur ses lèvres voltige un sourire bienveillant, plus naturel que celui de Voltaire, et que nous connaissons bien. M. Strowski a su fixer les étapes de cette pensée progressive, dissimulées à travers les différentes éditions des *Essais*. Aussi bien les contradictions parmi lesquelles semble se jouer Montaigne ne sont qu'apparentes. Sans vouloir trop rudement opérer la synthèse de tous les traits dont s'enrichit la physionomie morale du sage, ne peut-on considérer Montaigne comme un des types les plus

(1) Fortunat Strowski, *Montaigne*. Un vol. in-8°, Alcan.

accomplis du genre humain? car le portrait que l'auteur des *Essais* nous a livré de lui-même le dépasse infiniment, si je puis dire. Sainte-Beuve avait déjà remarqué que chaque homme porte en lui un peu de Montaigne. Le caractère de celui-ci s'apparente étroitement au caractère de notre race. A travers Montaigne, j'aperçois la véritable image du Français, et je saisis ainsi une des raisons pour lesquelles, chaque siècle se retrouvant en lui, l'auteur des *Essais* ne saurait cesser d'être *actuel*.

Le livre de M. Strowski me fournit une excellente occasion d'insister sur cette éternelle actualité des *Essais*, et, comme le fit M. Brunetière pour Auguste Comte, de tenter *l'utilisation* de Montaigne.

***

Montaigne est plus qu'un sage : c'est encore un Français. Ses qualités comme ses défauts, nous les retrouvons profondément incrustés dans l'enveloppe constitutive de notre originalité ethnique. L'Allemagne, au contraire, phénomène digne de remarque, n'a jamais pu goûter Montaigne, pas plus que Molière du reste, ou que La Fontaine. Le pays de Kant et de Hegel s'est acharné contre l'auteur des *Essais*, et l'on ferait un livre curieux de tous les jugements injustes portés par l'Allemagne contre un des plus complets spécimens de notre esprit latin. C'est qu'en effet, Montaigne, ainsi que tout vrai Français, n'a rien d'un idéaliste. L'idéalisme, tel qu'on entend ce mot en philosophie, suppose un sens d'abstraction et peut-être aussi une faculté spéciale d'imagination qui nous manquent totalement. Nous naissons sans aucune aptitude pour ce que les Allemands appellent des « constructions », et, d'autre part, notre pouvoir d'imaginer est fort restreint, tout entier tourné vers le monde extérieur. Il semble que

nous n'osions nous aventurer au delà des réalités tangibles : d'où notre positivisme congénital en philosophie comme en poésie, et le naturalisme tant vanté par nous de notre dix-septième siècle, que nous considérons comme l'époque la plus représentative de notre génie français.

Disons le mot, nous sommes une race foncière de bourgeois et Montaigne réalise à merveille notre idéal de bourgeois français. Je n'attache à ce mot, si injustement bafoué, aucun sens malveillant. Il y a deux types de bourgeois. L'un fut immortalisé par Henri Monnier dans des caricatures qui ne visent qu'à l'exagération, c'est-à-dire à la déformation de traits honnêtes. L'autre type n'a rien de méprisable : c'est le Français lui-même. Nous qui chérissons l'ironie, nous ne manquons jamais une occasion de nous tourner en ridicule; cependant nous devrions rendre grâce à qui tenterait une apologie de notre saine bourgeoisie française, car elle enferme en soi les forces vives du pays, en elle se concentrent les solides traditions de la nation. Par bourgeois, entendons un positif, un esprit expérimental et logique dont la raison courte mais droite se maintient toujours dans les limites du vrai. Le bourgeois accomplit chaque acte avec mesure et ne palpe que des réalités; c'est le bon sens réfléchi.

Le bon sens, n'est-ce pas ce qui distingue Montaigne et nous le fait tant aimer? A l'école d'un tel maître, nous ne courons nul danger; à peine risquons-nous de manquer d'imagination. S'il ne prédispose nullement à l'héroïsme, en revanche nous sommes assurés qu'il ne nous rendra point sots et, qu'à sa suite, nous siégerons parmi cette humanité moyenne dont le pays accepte, pour sa plus stable prospérité, les silencieux services. Qu'est-ce qu'un *bourgeois?* Un *modéré*. Que veut Montaigne? Nous apprendre la modération en chacun de nos actes, dans nos plaisirs comme dans

notre scepticisme. Voyez comme il méprise la philosophie, « ce tintamarre de cervelles ». S'il pouvait s'indigner, il fulminerait contre ce que nous nommons l'*intellectualisme*, cette attitude d'esprit vraiment allemande et qui répugne tant à nos cerveaux bien équilibrés, si éloignés des hallucinés de la *raison pure*. Au-dessus de la *philosophie*, nous plaçons la *sagesse*, « cette chose très ancienne et antérieure à toute spéculation métaphysique », dit M. Strowski. La sagesse! c'est-à-dire la faculté par excellence de l'*humaniste* de la renaissance, de l'*honnête homme* du dix-septième siècle, du *bourgeois* en bonne humeur et de bon conseil d'aujourd'hui.

Au reste, il n'est pas d'homme qui ait plus que Montaigne mis d'accord les opinions portées sur les *Essais* par nos écrivains français. Nos louanges sont unanimes et peut-être que nous admirerions moins son œuvre si nous la trouvions trop dissemblable de nous. « C'eût été un agréable voisin, » pense Mme de la Fayette. « Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens! » s'écrie Mme de Sévigné. Le dix-huitième et le dix-neuvième siècle s'associent pleinement à ces jugements en les ratifiant. A peine si, au centre de ce concert d'éloges, s'élèvent quelques notes discordantes. Malebranche « ivre de Dieu » et les jansénites austères s'épouvantent. La philosophie idéaliste de celui-là et la morale formaliste de ceux-ci ne sauraient s'accommoder d'une sagesse souriante, de maximes empiriques puisées dans les « conditions et humeurs » d'un homme. Nicole et Pascal entendent blâmer le sot projet de se prendre pour parangon de l'humanité et de sommeiller sur le mol oreiller du doute, au lieu de pousser une doctrine jusqu'à ses ultimes conséquences. Comment auraient-ils pu souffrir de voir Montaigne prendre position, tel Horace le païen, dans ce juste milieu entre deux extrêmes qui s'appelle vertu? En brave

bourgeois ami de Chrysale, Montaigne cherche d'abord ses aises et à jouir de la vie. Il n'a rien d'un mystique, d'un violent qui conquiert le ciel avec fureur : « il fault légièrement couler le monde et le glisser, non pas l'enfoncer; la volupté mesme est douloureuse dans sa profondeur. »

Le voici curieux, amusé de tout, se plaisant aux récits scabreux, aux anecdotes scandaleuses qu'on raconte le soir, après boire, sans y attacher plus d'importance que l'aventure n'en comporte. Dieu me pardonne, je le vois un peu bedonnant, assis au coin de ses chenets, habillé de noir ou de blanc à l'imitation de son père, « la taille forte et ramassée, le visage non pas gras mais plein, la complexion entre le jovial et le mélancholique, moyennement sanguine et chaude ». Il a de grosses moustaches, une barbe brune « à écorce de châtaigne », des mains si « gourdes » qu'il sait à peine écrire, « ni clore adroit une lettre ». Le dernier jour de février 1571, anniversaire de sa naissance, âgé de trente-huit ans, Montaigne fait placer dans son château cette philosophique inscription (1) :

L'an du Christ... dans la trente-huitième année de son âge, la veille des calendes de mars, jour anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, fatigué depuis longtemps déjà de l'esclavage des cours et des fonctions publiques, s'est réfugié tout entier dans les bras des doctes sœurs; il veut, paisible et insouciant, y finir la course plus qu'à moitié faite de ses jours, et il a consacré au repos et à la liberté cette aimable et paisible demeure, héritage de ses ancêtres.

(1) *Anno Christi... Æ.* XXXVIII, *pridie calend. mart. die suo natali Mich... Mont... servitii aulici et munerum publicorum jamdudum pertæsus se intæg... in doctarum virginum sinu recessit, ubi quietus et omnium securus quantillum id tandem superabit decursi multa jam plus parte spatii, si modo jam fata ducant, exiguas istas sedes et dulces latebras avitasque libertati suæ tranquillitatique et otio consecravit.*

Pénétrons jusqu'à lui. Laissons les écuries à droite, à gauche le principal corps de logis, composé de deux tours irrégulières et de deux pavillons. Derrière l'édifice et le long de la façade à l'ouest règne un petit parterre, bordé d'une terrasse à balustrade; la vue embrasse de là, dans le lointain, les coteaux du Bordelais et du Périgord. De l'autre côté de la cour, aux angles du mur d'enceinte, s'élèvent deux tours, destinées à communiquer par une galerie. La seconde de ces tours, située auprès de la porte d'entrée, est habitée par Montaigne. Il l'a décrite dans ses *Essais* : « Je suis sur l'entrée, et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres de ma maison. » Au rez-de-chaussée est la chapelle. Gravissons l'escalier en colimaçon qui conduit au premier étage. Voici la grande chambre où il couche souvent « pour estre seul ». De là, on passe dans une autre chambre contiguë où notre homme se tient les jours de froid. Montons encore un étage et nous le surprenons dans sa *librairie* ou dans le cabinet de travail « assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, très plaisamment percé ». La salle qui contient les livres est circulaire : « La figure en est ronde, et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège; et vient m'offrant en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. » Ces livres sont près d'un millier, la plupart reliés en vélin blanc. Sur la frise de la bibliothèque se lit une inscription rappelant à l'ami le souvenir de La Boëtie.

Montaigne est là, parcourant un peu distraitement une page de Virgile, « le maistre de chœur ». Il s'interrompt pour noter quelques réflexions, car sa mémoire est courte : « Je n'en recognois quasy trace en moi; et ne pense qu'il y ait au monde une autre si merveilleuse en défaillance. » Parfois aussi il gémit, « sans brailler », lorsque la gravelle le tient. Lorsqu'il relève la tête, ses

yeux rencontrent les sentences grecques et latines qu'il fit transcrire en noir sur les solives du plafond. En plus gros caractères, sur la poutre du milieu, se trouve cette devise : « Je ne comprends pas, je m'arrête, j'examine. » Dans le cabinet attenant à la bibliothèque est peint à fresque, sur la muraille, le portrait d'Éléonore, sa fille, et quelques scènes un peu libres, entre autres, Vénus surprise avec Mars par Vulcain.

La *librairie* est le « siège » de Montaigne. « J'essaye, dit-il, à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. » De fait, sa femme, sa mère et la seule fille qui lui reste vaquent aux soins du ménage, reléguées dans la première tour, placée à l'angle nord et connue sous le nom de *Trachère*. De cette sorte, nul ne pourra interrompre les méditations du sage. Nous savons combien peu Montaigne s'intéressait aux enfants : « Je ne puis recevoir cette passion de quoi on embrasse les enfants et ne les ai pas souffert volontiers nourrir près de moi. » Il partage l'avis de Molière sur l'éducation des femmes et volontiers il penserait, avec le Chrysale des *Femmes savantes*, qu'une fille en sait toujours assez

> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

On le voit, le *féminisme* contemporain, d'importation anglaise, ne saurait trouver en Montaigne un défenseur. Il ne parle en aucun endroit de sa mère qui lui survécut et mourut seulement en 1621. Lui qui est si prodigue de détails touchant ses humeurs et ses habitudes, il garde un prudent silence sur sa femme, Françoise de La Chassaigne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux. Cette union fut paisible ; Montaigne s'est marié pour accomplir un devoir social où la passion n'a aucune part. Il demeura du reste fort

attaché à son épouse et garda la fidélité conjugale beaucoup plus sévèrement qu'il n'aurait pensé lui-même pouvoir le faire. C'est que Montaigne, en bourgeois rangé, prise l'ordre ; et, s'il respecte l'institution du mariage, c'est moins par amour pour sa femme que par soumission librement consentie à une discipline sociale nécessaire.

Il n'est point jusqu'à cette pointe d'égoïsme, caractéristique de notre bourgeoisie individualiste, qui ne fassse de Montaigne un Français accompli. L'auteur des *Essais* aime ses aises et s'intéresse d'abord à sa personne : « Chacun regarde devant soi ; moi je regarde dedans moi, je n'ai affaire qu'à moi, je me considère, je me contrôle, je me goûte... Les autres vont toujours ailleurs

Nemo in se tentat descendere;

moi, je me roule en moi-même. » — « Pour ce qui est des opinions, dit-il, je ne me soucie pas tant de les avoir vigoureuses et doctes, que aisées et commodes à la vie ; elles sont bien assez vrayes et saines si elles sont utiles et agréables. » S'il voyage, il note d'abord ses digestions, ainsi que Chapelle et Bachaumont. C'est ainsi qu'à Venise, il a soin d'apprendre au lecteur qu'il a eu la colique, et qu'il a rendu deux grosses pierres après souper. La composition lâchée des *Essais* indique bien la qualité de ce caractère un peu mou et de cet esprit bavard. « Je n'ay point d'autre sergeant de bande à ranger mes pièces que la fortune ; à mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. » Aussi les digressions se pressent-elles sous sa plume, ce qui a fait écrire à Balzac : « Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire. » En cela, il est plus que Français, Méridional. Numa Roumestan avait besoin

de parler pour penser; c'est à mesure que Montaigne écrit que les idées s'amoncellent sous sa plume et la rendent bondissante, « la bride sur le cou ». On comprend, à présent, combien un tel homme pouvait se plaire à la conversation. « Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant délicat et peigné, comme vehement et brusque... esloigné d'affectation; desréglé, descousu et hardy,... non pédantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldantesque. » C'est dire que la fausse rhétorique lui fait horreur : « Un rhétoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paraistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On lui eust fait donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongière. » Son *Art de conférer*, un des plus admirables chapitres des *Essais*, marque par avance les règles observées dans nos salons français.

Tout bourgeois porte en lui un badaud qui sommeille. Montaigne se plaît à muser le long des livres, comme nous nous promenons le dimanche sur les boulevards. Il va, « escorniflant » latins et grecs, et surcharge ses *Essais*, à chaque édition, d'innombrables citations. Parfois il se fait rapporteur de récits invraisemblables qu'on lui a narrrés, témoin ces amours d'un éléphant et d'une bouquetière en la ville d'Alexandrie. Un jour, il rencontre un homme qui vécut parmi les sauvages; aussitôt de l'interroger sur les mœurs des cannibales et de s'intéresser prodigieusement à leur genre de vie qu'il raconte en détail.

Cette curiosité lui fit préférer l'histoire à la poésie; et n'est-ce pas encore un trait de notre caractère d'attacher plus d'importance aux annales, aux mémoires, voire aux récits des gazettes, qu'aux recueils lyriques?

« Les historiens sont ma droicte balle, car ils sont plaisants et aysés, et l'homme en général, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu. » Si l'histoire est son « gibier », Montaigne n'y cherche que des exemples moraux ou des anecdotes et non point des dates. La critique ou la philologie allemandes l'auraient fort ennuyé. Rien donc d'étonnant que son positivisme bourgeois l'ait guidé vers l'antiquité romaine plutôt que vers la grecque, et lui ai fait tenir compte de la netteté de la pensée bien plus que des grâces du style, tant notre goût français est pétri d'utilitarisme.

Montaigne nous ressemble en biens d'autres traits. Il naquit orgueilleux et vantard, avide d'honneurs, malgré tout, et de considération. Ses prétentions nobiliaires, nous les accueillons avec indulgence; elles font partie de notre race toujours prête à se jeter sur une décoration. Il ne se tient pas d'aise d'avoir été nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1572, « l'extrême marque de la noblesse française et très rare », qui n'était pas encore devenue « le collier à toutes bêtes ». En 1576, il devient gentilhomme de la maison du roi. En 1581, il obtient le titre de citoyen romain dûment constaté sur une bulle « pompeuse en sceaux et lettres dorées »; cette distinction le flatte beaucoup.

Tout bourgeois ne tend-il pas à devenir gentilhomme? Montaigne ne manque pas de se croire noble. Le château de Montaigne, écrit-il « est le lieu de naissance *de la plupart* de mes ancêtres; ils y ont mis leur affection et leur nom ». Or, un *seul* de ses ancêtres, son père, y est né et garda le nom de famille : Eyquem. C'est Michel qui, le premier, par vanité, prit le nom de sa terre, oubliant que son grand-père vendit du hareng à Bordeaux, comme le dit méchamment Scaliger. Montaigne n'a pas manqué non plus de parler de

la visite que lui fit le roi de Navarre ; il remarque avec orgueil que le prince resta deux jours à Montaigne, servi par les gens du philosophe, « sans aucun de ses officiers » ; qu'il « n'y souffrit ni essai ni couvert », et qu'il dormit dans le propre lit du maître de céans. Cette manie de dire « mon page, mes ancêtres, le tombeau de mes ancêtres » si chère à Montaigne, est douce et bien française. Je pense que rien n'aurait causé tant de joie à l'auteur des *Essais* que de se voir représenté sur sa tombe, vêtu d'une cotte de mailles, avec son casque et ses brassards à la droite et un lion sous les pieds. « Un dernier trait, écrit M. Lanson dans son *Histoire de la littérature française,* s'ajoute à la physionomie de notre philosophe : la vanité, en sa forme la plus puérile, la vanité nobiliaire du bourgeois enrichi. Il est curieux que notre littérature nous offre deux exemplaires de M. Jourdain — rien que deux ? — et que ce soient Montaigne et Voltaire. »

Si l'auteur des *Essais* aime poser à l'homme d'épée plutôt que se représenter conseiller au Parlement, *robin,* en revanche, il s'affirme *pacifiste* convaincu. « Surtout, pas d'affaires », pourrait-il dire avec nos bourgeois libéraux. Son égoïsme n'étouffe pas sa bonté. « Je n'ai pas su voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense et de qui nous ne recevons nulle offense. » La torture lui fait horreur ; « il ne peut soutenir d'une vue ferme les exécutions mêmes de la justice, pour raisonnables qu'elles soient. » L'amour de la paix et de ses aises fut un obstacle à sa gloire politique. Car, tout bien considéré, il opte pour son repos et délaisse la vie publique trop chanceuse. Il s'en console en écrivant sur « l'incommodité de la grandeur ». Serait-il poltron ? Peut-être. « En quelque manière qu'on puisse se mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculât ; car il me

suffit de passer à mon aise; et le meilleur jeu que je puisse me donner, je le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez. » Je me suis même laissé dire que notre bourgeois, maire de Bordeaux, ne joua pas un très joli rôle lors de la peste, en juin 1585, mais qu'il sut fort proprement se mettre à l'abri du mauvais air qu'il craignait, c'est le cas de le dire... comme la peste. De même qu'aujourd'hui un certain parti, le parti libéral, s'est retiré de la lutte et compte les coups, Montaigne renonce à l'action avant la quarantième année et s'enferme dans une prudente contemplation introspective, à l'époque où l'on se tue beaucoup. « Amy des natures tempérées et moyennes », il ne croit pas qu'il faille s'entre-dévorer pour une opinion, et ce souci un peu épicurien de la liberté et de son repos le porte tout naturellement à accepter avec soumission les coutumes de son pays.

Disons le mot : c'est parce qu'il a le caractère bourgeois que Montaigne a l'esprit d'un *conservateur*. On connaît son respect pour les lois établies, ses opinions sur l'institution sociale du mariage, sur la morale courante. « Il suit le rapport des sens et les notions communes, dit Pascal, parce qu'il faudrait qu'il se fît violence pour les démentir. » La Boëtie, écrit Montaigne, et ce faisant il rapporte sa propre opinion, « avait une maxime, souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né... Il ne fut jamais un meilleur citoyen ni plus affectionné au repos de son pays ni plus ennuyé des remuements et nouvelletés de son temps. » Montaigne ne vit donc avec l'antiquité républicaine que par l'imagination; dans sa vie pratique, il demeure royaliste et attaché à l'Église. Son esprit empirique ou expérimental lui défend de donner dans de dangereuses nouveautés : « Rien ne presse plus un État que l'innovation. » Notre philosophe, on le pressent, ne

s'accorderait guère avec les modernistes. « Il y a grand amour de soi et présomption d'estimer ses opinions jusque-là que pour les établir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inévitables, et une si horrible corruption de mœurs, que les guerres civiles apportent et les mutations d'état en chose de tel poids, et les introduire en son pays propre! Est-ce pas mal ménager d'avance tant de vices certains et connus pour combattre des erreurs contestées et débattables? » Je soupçonne Montaigne de croire avec beaucoup de nos concitoyens à l'égale bonté de tous les régimes politiques. Il ne tient pas autrement à la royauté. Il s'astreint à défendre cette forme de gouvernement parce qu'elle représente la coutume établie et qu'elle symbolise la politique de l'ordre. Son bon sens un peu court lui interdit de voir au delà. De même pour la religion : Montaigne est catholique par tradition, mais je doute qu'il ait jamais réfléchi sur les conditions intérieures de la foi. Le sens mystique de sa religion lui échappe totalement; tout au plus admet-il la pratique extérieure : pour le reste, il vit en païen. N'était que le catholicisme demeure la religion officielle de son pays, Montaigne ne se préoccuperait guère d'entendre la messe. Il est donc, comme le Français, plus catholique que chrétien.

Pourtant, avec l'âge, notre philosophe devient plus respectueux. Le 13 septembre 1582, il lui arrive une aventure assez banale : il meurt d'une esquinancie sur la langue. Étienne Pasquier nous a laissé quelques détails sur ses derniers instants. « Il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler; du moyen de quoi il était contraint d'avoir recours à la plume pour faire entendre ses volontés. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme de semondre quelques gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils

furent, il fit dire la messe en sa chambre; et comme le prêtre étoit sur l'élévation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élança au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes; et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu, qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme. » Ne croirait-on pas contempler, en lisant ce récit, un tableau peint par un primitif français, par un Jehan Fouquet ou un Nicolas Froment, ou par un Flamand, un Memling ou un Van Eyck, représentant Martin van Nieuwenhove ou Josse Vydt priant, les yeux extasiés, avec toute leur âme?

S'il est vrai que le style est l'homme même, nous allons retrouver dans la manière d'écrire de Montaigne, avec lui-même, je veux dire avec son caractère de bourgeois français, toute notre race. Nous connaissons assez la nonchalance de l'auteur des *Essais* pour nous douter que son style aura l'aisance de sa personne. Il écrira donc simplement avec les mots qui lui viennent sans chercher, comme on dit, midi à quatorze heures. « Il en est de si sots qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot... Je tors plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moy, que je ne destourne mon fil pour l'aller quérir. Au contraire, c'est aux paroles à servir et à suyvre. Et que le gascon y arrive, si le françois n'y peut aller. » Montaigne adopte le franc parler si savoureux chez nos écrivains où la liberté de la phrase ne le cède qu'à la bonhomie du mot. Nous le voyons employer avec bonheur les expressions et les proverbes populaires dont nous nous servons dans nos conversations quotidiennes : *corner aux oreilles, en conter de belles, avoir son saoul à manger, commander à la baguette, tirer le ver du nez, avoir les yeux plus grands que le ventre.* Le positivisme du bourgeois français se retrouve dans la qualité de ces

images naturalistes qui saisissent les objets dans leur forme pittoresque. Car n'oublions pas que le Français est d'abord un visuel dont l'imagination concrète est tout entière tournée vers le monde extérieur. C'est en ce sens que Montesquieu a pu appeler Montaigne un des quatre poètes de l'humanité. Entendez bien que l'auteur des *Essais* n'a rien d'un lyrique, au sens où un Allemand ou un Anglais prend ce mot. Montaigne n'est poète que par le désordre de ses images et leur richesse infinie. Ces images ne renferment aucune abstraction ; elles demeurent toujours plastiques et vivantes, dynamiques. De même que Montaigne n'ose s'aventurer dans la métaphysique, de même il ne peut penser sans figures, et sans figures pour ainsi dire palpables. Il faut qu'à chaque instant son esprit touche du solide (1). Écoutez ce fragment : « Hier, il m'advint de tomber sur une telle page; j'avois *traisné languissant* après des paroles françaises, si *exsangues*, si *descharnées*, si raides de nature et de sens que ce n'estoit voirement que paroles françaises; au bout d'un *long* et *ennuyeux chemin*, je vins à rencontrer une *pièce haulte, riche* et *eslevée jusqu'aux nues*. Si j'eusse treuvé *pente doulce* et *la montée un peu alongée*, cela eust été excusable ; c'estoit un *précipice* si *droict* et si *coupé* que, dès les six premières paroles, je cogneus que je *m'envolois* par *l'autre monde ;* de là je découvris la *fondrière* d'où je venois, si *basse* et si *profonde* que je n'eus onques puis le cœur de m'y *ravaler*. » Il est impossible de trouver un meilleur exemple de réalisme visuel. Montaigne avait la vue claire ; au cours de ses voyages, il préfère s'emplir les yeux de spectacles réels que digérer des idées générales. Son style est ainsi plus sensuel qu'in-

(1) Cf., pour plus de détails sur le style *français* de Montaigne, la remarquable étude de M. Théodore Goutchkoff, intitulée : *les Vues esthétiques de Montaigne. (Occident*, janvier et février 1907.)

tellectuel, succulent et, si l'on veut, bien en chair. Tout ce à quoi il pense prend corps dans son livre, se solidifie en mots denses et qui grouillent. Un siècle plus tard, nous verrons Boileau, cet autre type de bourgeois accompli, se complaire dans ce même réalisme objectif et peindre son *repas ridicule*, ou ses *embarras de Paris*, ou son *Lutrin* suivant l'esthétique française apte à saisir d'abord le côté *physique* des êtres.

***

On s'est parfois demandé quel chef-d'œuvre nous aurions intérêt à sauver dans le cas où un cataclysme effroyable bouleverserait nos bibliothèques. Si une telle question m'était posée, je n'hésiterais pas à dire : les *Essais*. Montaigne n'offre pas une très noble idée de l'humanité, mais l'idée qu'il donne de nous est juste et vraie, et c'est bien pourquoi nous aimons mieux nous reconnaître dans une pièce de Corneille que dans un chapitre des *Essais*. Pour nous, pour notre race, l'actualité de Montaigne est éternelle, et c'est en ce sens, je crois, qu'il faut entendre le mot : *classique*. Un classique, dirait M. Brunetière, est un artiste à l'école duquel nous pouvons nous mettre sans crainte de nous fourvoyer. Le vrai classique est celui dont les facultés s'équilibrent et dont toute la personne est profondément empreinte de la marque du génie national.

Allons plus loin. Non seulement chacun porte en soi un peu de Montaigne, mais les *Essais* offrent encore un enseignement plus immédiat en conformité avec les aspirations de notre vingtième siècle. C'est en Montaigne, en effet, qu'il nous faut chercher l'éveil de ce sens critique qui caractérise notre époque intellectuelle. Trop longtemps nous fûmes les victimes de Kant et les amants inconsidérés d'une froide méta-

physique. Voici que notre tempérament réaliste reprend le dessus. Notre bon sens nous interdit de nous lancer à l'aventure dans de hasardeuses spéculations. Au-dessus de l'intellectualisme conceptuel, nous plaçons l'action positive et l'utilité pratique. Une chose nous intéresse avant tout : l'homme et ses mobiles expérimentaux. Il importe peu que les Américains nomment ce nouveau positivisme : *pragmatisme*. Nous, nous possédons *l'humanisme*, et notre empirisme naturel ne saurait être pris en défaut. On a dit de W. James, le savant à la mode, qu'il était le plus *humain* des philosophes. Nous pensons de même de notre Montaigne, dont la méthode expérimentale et le don de vision pratique tiennent aux conditions caractéristiques de notre mentalité française où *l'homme* est le plus complètement vécu.

Une seconde raison que nous avons à chérir aujourd'hui Montaigne vient de l'enseignement si neuf, si à l'ordre du jour dont l'auteur des *Essais* nous pourvoit. Notre pédagogie nationale semble tout entière contenue dans l'*Institution des enfants*. Comment veut-on apprendre le latin dans nos lycées? A la façon des langues vivantes. On désire que l'enfant *parle* le latin comme il parlera l'allemand ou l'anglais. Selon le conseil de Montaigne, on a supprimé les châtiments corporels. On désire que l'école ne soit plus « une geaule de jeunesse captive », que les exercices physiques développent le corps des élèves : « Qu'on l'endurcisse à la sueur et au froid, au vent, au soleil;... que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoureux. » Notre éducation intellectuelle orientée vers la pratique, vers les leçons de choses, est aussi en conformité avec les préceptes de Montaigne. On s'efforce de former l'esprit de l'enfant avant de le meubler. Nul danger qu'on lui donne une indigestion livresque; c'est surtout le jugement qu'on vise, en

prenant garde de rien loger « en sa tête par simple autorité et à crédit », car il faut arriver à la vertu « par des routes ombrageuses, gazonnées et doulx fleurantes ». Quant à l'éducation morale, elle a pour fin de développer l'initiative, la personnalité, ce que nos pédagogues nomment la conscience. « Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler... En vérité, le mentir est un mauldict vice... La menterie et, un peu au dessouds, l'opiniastreté me semblent être les actions desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrès chez les enfants. » Il s'agit en somme, dans l'éducation contemporaine, d'un retour réfléchi aux données du bon sens et de la nature. Je suppose que Montaigne vienne visiter aujourd'hui *l'École des Roches*, il ne serait nullement dépaysé. Il verrait qu'on y met en pratique ses conseils : « Il ne fault pas attacher le savoir à l'âme, il l'y fault incorporer... » Il verrait également que si l'on ne réveille pas les enfants au son d'une douce musique, comme le père de Montaigne le fit pour son fils, on les entoure des plus riants visages, et qu'à cinq heures, chaque jour, on leur offre le thé le plus gravement du monde.

Or, il se trouve que, pour former de jeunes caractères, nous n'avons pas d'autres moyens que ceux préconisés par Montaigne : les voyages à l'étranger et la fréquentation du monde. « Ce qui me frappe le plus dans ces humbles notes de voyage, déclare Sainte-Beuve à l'occasion du *Journal de voyage* de Montaigne, c'est le positif et le minutieux matériel du détail ; c'est à quel point Montaigne voyageant ne faisait point selon la mode de nos jours, où l'on jette tout d'abord ses phrases et où l'on plaque, en quelque sorte, ses impressions au-devant des faits. Lui, il prenait patience, voyait et recueillait tout peu à peu, et se laissait faire : la réflexion viendra en son lieu. » Cette manière d'en-

registrer ses impressions est bien celle qui caractéris nos écrivains contemporains. Savoir saisir les détails constitue le meilleur de notre art. Que nous conseille encore un Bourget, par exemple? de ne point nous attarder dans les grandes villes où la population trop mêlée a perdu tout caractère local; mais de visiter de préférence les petits villages où les traditions ethniques demeurent entières et où le voyageur peut puiser un trésor d'informations neuves et vraies. « Le premier empressement de Montaigne, remarque non sans justesse M. de Querlon dans son discours préliminaire du *Journal de Michel de Montaigne,* ne fut ni pour Rome, ni pour Florence ou Ferrare : Rome était trop connue, disait-il, et à l'égard des autres villes, « il n'y avoit laquais qui n'en pût dire des nouvelles ». Cette indépendance de jugement, si française, ce pittoresque de vision, ces descriptions par touches successives tels que nous les trouvons chez Montaigne font de l'auteur des *Essais* un de nos plus avertis contemporains.

Il serait aisé de poursuivre ces analogies; de montrer que Montaigne tient de toutes ses forces aux fibres du génie français, et qu'il enferme en lui notre race; c'est peu : il préside encore au grand mouvement d'idées dont notre vingtième siècle se sent fier. *Éternellement* actuel et *immédiatement* actuel, Montaigne en mourant nous a laissé un livre de sagesse inépuisable, le bréviaire français. Derrière son cercueil, il n'y avait pas que sa fille d'adoption, Mlle de Gournay, en pleurs, qui suivait. Nous étions tous là, causant avec retenue, comme de bons bourgeois qui se serrent la main et parlent de leurs affaires à l'enterrement d'un des leurs qui sut au mieux « désenseigner la sottise ».

TANCRÈDE DE VISAN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

H&SS
A
5282

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 08 05 011 9